

**LA DOMINATION DU PAYSAGE ET SON
EFFET SUR LE COMPORTEMENT
DE L'HÉROÏNE COLETTIENNE**

Dr. Adaham Rabie

Maitre de Conférences,

Faculté des Lettres, Université de Minia

مجلة الآداب والعلوم الإنسانية

المجلة العلمية لكلية الآداب - جامعة المنيا

المجلد الرابع عشر أكتوبر ١٩٩٤

ص. ص. 90 - 35

Curieuse destinée que celle de cette femme qui ne mit pas moins de cinquante ans à se faire un nom! En effet, c'est au terme de plusieurs avatars, utilisés successivement comme pseudonymes Willy, Colette Willy et Colette que Gabrielle Sidonie Colette osa enfin signer du nom de Colette.

Tout au long de sa vie, elle fut plus particulièrement sensible au rôle de la femme dans la société et grâce à des observations menées au gré de ses activités et de ses rencontres, auxquelles s'ajoute une expérience personnelle, elle tente d'apporter un éclairage nouveau sur la condition de la femme de son temps. De nombreux critiques, ont en effet mis en lumière chez Colette ce regard tout particulier d'une femme, porté sur ses égales, alors qu'elle accorde semble-t-il, beaucoup moins d'intérêt aux représentants du sexe opposé, voici le point de vue de Marcelle Boilley-Godino, " L'œuvre de Colette est originale en ceci qu'elle nous offre une image nouvelle de la femme et de ses relations avec l'homme" (1).

Le thème de la femme dans l'œuvre de Colette, est donc l'un des thèmes essentiels. Certes, on aurait tort d'en faire

1- Marcelle Boilley-Godino- L'homme-objet chez Colette-
Paris- Klincksieck-1972. P.20-

le seul centre d'intérêt, car l'œuvre en recèle bien d'autres, que Colette a su mettre en valeur d'une manière pleine de sensibilité et d'originalité. La nature fait partie intégrante de Colette, bien que cette dernière n'ait pas toujours gardé un contrat matériel avec celle-ci, notamment avec sa vie citadine.

L'œuvre de Colette a donc partie liée avec la nature, et comme nous l'avons dit plus haut, l'un des thèmes principaux est celui de la femme.

Voici un commentaire de Michel Sarde, qui relative l'intervention de Willy, dans l'œuvre de jeunesse de Colette: "mais tout ce qui est relatif au village de Saint-Sauveur rebaptisé Montigny et à la vie scolaire vient de Colette" (1).

Nous pouvons donc aborder le thème de la nature, dans les œuvres composées sous la tutelle de Willy, scripteur. Il s'agit certainement de Colette, car Willy n'était pas particulièrement intéressée par les choses de la nature, beaucoup plus friand de détails croustillantes concernant la vie mondaine, par appréciation personnelle et surtout par nécessité commerciale. "imaginez-vous, à me lire, que je fais mon portrait? patience: c'est seulement mon modèle" (2)

L'expérience de Colette nous aidera parfois à expliquer,

1- Michel Sarde- Colette libre et entravée—Paris-Stock-1978. P. 73

2-Colette-La Naissance du jour-G.F.Flammarion-1984-P.19.

tantôt tel ou tel comportement féminin au sein de la nature, tantôt à comprendre l'attitude des héroïnes, privées de nature.

Nous allons donc essayer de cerner le genre de relations que Colette a établi avec la nature, au cours des différents moments de sa vie. De l'enfance à la vieillesse, en passant par les âges intermédiaires, Colette a toujours voulu préserver ce lien privilégié qui l'unissait à la nature. Les résultats de son entreprise se révèlent inégaux, selon les différentes périodes d'une vie parsemée de bouleversements nombreux et radicaux. Il convient donc d'examiner chaque moment important de l'existence de cette femme, afin de saisir l'évolution de sa perception de la nature et son aboutissement.

Nous allons tout d'abord nous tourner vers la petite Gabrielle, pour la suivre au cours de ses périples d'enfant, puis vers la jeune femme passionnée et enfin vers la femme mère, résignée, qui se retire et interiorise la nature. Pour ce qui est au chapitre des ouvrages nous fournissant des informations sur Colette elle-même, il a été guidé par la nécessité de coïncider le plus possible avec la vie de l'auteur.

On trouve dans certains ouvrages de fiction, des éléments qui, par personnages interposés, se rapportent directement à la vie de l'auteur. Quant aux ouvrages où l'écrivain consigne ses souvenirs même romancés ceux-ci constituent une source inépuisable de renseignements, comme en témoigne cette remarque

d'André Parinaud: "La maison de Claudine et Sido, œuvres écrites à une époque où l'enfance était par Madame Colette la source même de son génie, nous apportant remarquables confidences" (1). La curiosité et le sens de l'observation sont, en effet, les supports essentiels de l'éducation de Sido. Leur importance est d'autant plus grande, qu'ils mettent en lumière, le fondement-même de cette formation, qui n'est autre, que le respect de la vie. " Sido ne se lassa pas d'ouvrir les yeux de son enfant sur les extraordinaires secrets de l'univers elle fut un maître incomparable dans l'art difficile de regarder; elle lui fit don de cette grande force vitale qu'est l'insatiable curiosité" (2).

Nous avons vu plus haut que le choix de Sido pour la vie ne s'était jamais démenti, par conséquent, celle-ci accorde un crédit tout particulier à l'enseignement du respect de la vie à ses enfants, et surtout à Gabrielle.

Mais Sido ne se contente pas d'admirer la vie, elle s'emploie à la préserver et à l'entretenir, quelque soit sa forme.

L'enfant est également charmée par les odeurs, dont la nature regorge. Le sens olfactif de Gabrielle est très développé et elle ne cesse de l'affiner.

1- Germaine Beaumont et André Parinaud- Colette par elle-même- Paris- Le Seuil -1951 P.81

2- Anne A. Ketchum - Colette où la naissance du jour- Étude d'un malentendu- Paris- Minard- 1968.P.23

La sensibilité olfactive de Gabrielle est en effet extrêmement structurée et comporte plusieurs degrés de nuances. Pour qualifier cet odorat, on peut le décomposer en une suite de verbes, qui évoquent la complexité de ce sens: sentir, respirer, flairer.

Le subtil odorat de la fillette, lui permet de percevoir l'odeur des bois, des fleurs; la senteur de la terre, de l'herbe fraîche ou du foin coupé, qu'elle mémorise immédiatement. Très réceptive, elle capte toutes les effluves qui passent à la portée de ses narines averties, pour en tirer le plus grand plaisir. D'ailleurs, Colette reconnaissait volontiers la suprématie de son odorat sur les autres sens: "Et pour l'odorat...le mien est si impérieux qu'il prime sur tous les autres sens. Si mes autres sens valaient l'olfactif, je serais la reine de la terre ou chien de chasse" (1)

Le plaisir olfactif est presque toujours renforcé par le sens du goût. Si l'on peut qualifier le premier de sens passif, en revanche, le second fait intervenir l'individu, dont la participation est alors active et volontaire. Rien de plus agréable pour une enfant curieuse de tout ce qui l'entoure, que de goûter ce qu'elle voit, respire au touche. La nature offre à Gabrielle une sorte d'aliment "prêt à la consommation".

1- Lettre de Colette adressée à Lucie Delaure-Maldrus- citée par Maurice Goudet dans Près de Colette- Paris- Flammarion 1958 P.106

La jeune fille a une parfaite connaissance des végétaux et des fruits des bois, lui permettant de goûter plus précisément de savourer les nourritures terrestres. C'est pour elle une véritable gourmandise que de délecter des mûres ou des merises, ou de se désaltérer aux sources découvertes au hasard de ses vagabondages.

À ce propos, il nous semble primordial de citer le passage, où la jeune Gabrielle, au terme de sa promenade matinale, ne peut s'empêcher d'aller assouvir sa soif aux deux sources qu'elle seule connaît. "Je revenais à la cloche de la première messe. Mais pas avant d'avoir mangé mon saoul, pas avant d'avoir, dans les bois, décrit un grand circuit de chien qui chasse seul, et goûte l'eau de deux sources perdues, que je révérais. L'une se haussait hors de la terre par une convulsion cristalline, une sorte de sanglot, et traçait elle-même son lit sableux" (1).

Le début du passage, nous montre combien le comportement de la jeune enfant, au sein de la nature, s'apparente à celui d'un jeune animal épris de liberté et d'espace, et qui cherche à tirer profit de tout ce que lui offre la nature.

Enfin, le dernier des sens le toucher, n'est en aucune manière négligeable. Il favorise le rapprochement étroit avec la nature, puisque c'est lui qui fournit le contact physique avec les éléments naturels. Dans le passage de Sido que nous

1- Colette- Sido- Le livre de poche-Hachette-Paris-1979- P.14.

allons citer, écartant toute distraction extérieure et concentrant tout son être sur ce qu'elle ressent, Gabrielle n'a qu'à se laisser envahir par la sensation de plus en plus intense, procurée par sa plongée dans le brouillard matinal. " et quand je descendais le chemin de sable, le brouillard retenu par son poids baignait d'abord mes jambes, puis mon petit torse bien fait, atteignait mes lèvres" (1).

L'enfant prend progressivement conscience de son relief plastique. Peu à peu, le contact épidermique avec le brouillard, qui comporte indéniablement un caractère sensuel, procure à l'enfant un état de félicité physique, né de cette communion profonde avec la nature. "c'est à cette heure précise que je prenais conscience de mon prise, d'un état de grâce indicible et de ma connivence avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore oval, déformé par son éclat-
ion." (2)

Il y aurait bien d'autres passages retraçant les souvenirs d'enfance de Colette, dans lesquels on voit s'exercer les sens de la petite fille, dont l'objectif inavoué est de communier avec la nature. Une fois adulte, elle reconnaît dans Journal à Rebours, le rôle capital que les sens ont joué lorsqu'elle était petite: "Mon enfance, ma libre est solitaire adolescence, toutes deux préservées du souci de m'exprimer, furent toutes

1- Colette- Sido- Op.cit.-p.P.13.

2- Colette- Ibid. -P.P.13-14

deux occupées uniquement de diriger leurs subtiles antennes vers ce qui se contemple, s'écoute, se palpe et se respire" (1)

À l'affût de toutes les sensations, Gabrielle affine lentement ses sens, auxquels elle semble accorder une importance égale. Chez elle, les sens s'appellent, se répondent et se confondent, par l'établissement de correspondances.

Ce phénomène de synesthésie est en effet très marqué chez Colette, qui associe délibérément, les couleurs aux saveurs ou aux senteurs. C'est comme si, pour elle, la réalité comportait de multiples facettes sensorielles, qu'elle veut saisir afin d'appréhender complètement la matérialité des choses et de prendre ainsi possession de la vivante harmonie naturelle. Cette recherche effrénée de l'enfant dans l'analyse de ses propres sensations, se poursuivra tout au long de l'existence de l'écrivain.

Son dernier mari, Maurice Goudekot nous la présente, au soir de sa vie, toujours disposée à l'ivresse des sens, n'ayant absolument rien perdu de sa passion d'enfant: "sa prise de contact avec les choses se faisait par tous les sens. Elle ne se contentait pas de les regarder, il fallait qu'elle les flairât et qu'elle les goûtât." (2).

Jusqu'à dix-sept ans, Colette passera la majeure partie de

1- Colette- Journal à Rebours- Paris-Arthème Fayard-1941.P.145

2- Maurice Goudekot- Près de Colette-Op.Cit.-P.P.22-23.

son temps à Saint-Sauveur. De son enfance à la campagne, passée dans l'insouciance et la pureté, Colette retire un amour immodéré pour la nature.

Mais l'enfant quittera Saint-Sauveur et perdra, du même coup, la présence réconfortante de sa mère. Qu'advient-il alors de cette relation privilégiée avec la nature, qui s'épanouissait sous la protection de Sido? De nouveaux paysages vont s'offrir à Colette, où la nature se voile et se dévoile pour le plus grand plaisir de l'écrivain.

Incontestablement, la préférence de l'écrivain revient à la campagne française. Certes, l'idée de voyager à l'étranger lui était agréable, mais c'est tout de même à l'intérieur du cadre français qu'elle se sent la plus heureuse. Elle reconnaît modestement ne pas avoir envie d'aller "plus loin". Pour elle, la campagne française est inépuisable et elle se trouve comblée par sa diversité. Elle est largement satisfaite des quelques lieux de référence, Bretagne, Provence, Franche-Comté, pour ne citer que les plus importants, qui ont jalonné son existence. Dans paysages et portraits, elle nous propose un compte rendu sommaire des paysages qui ont compté dans sa vie.

"Que sais-je de la France? Un peu de Bourgogne, des coins de Paris, deux ou trois cantons du Jura et de Franche-Comté, des lieux de côtes blondes, tant picardes que bretonnes, le vert de près de Brive, la rougeoyante bruyère du plateau de Millevaches, et, pour finir la Provence, une petite Provence en

raccourci, si douce qu'elle m'ôte l'envie d'aller plus loin"(1)

Colette se sent à l'aise partout en France où la nature est présente, car celle-ci lui procure la sérénité et l'aide à préserver son équilibre. Malgré les nombreux lieux qu'elle a visités, où la nature apparaît dans toute sa diversité, la campagne est dans son esprit parfaitement unifiée. C'est cette idée que Madeleine Rousseau met en évidence ici : " la campagne de Colette, c'est celle de la France, d'un pays où chaque carré de terre porte la trace de l'homme, c'est celle des quelques régions où elle a vécu.." (2)

On peut se poser la question, de savoir pourquoi Colette éprouve tant d'affection pour la campagne de son pays. Afin d'apporter quelques éléments de réponse, il convient de faire un retour en arrière dans la vie de l'auteur pour nous rappeler l'importance des sens et des sensations chez la petite Gabrielle.

En voici un exemple, où l'auteur, par la voix de son héroïne Claudine, qui s'apparente à elle, nous confie son sentiment, à la suite d'une promenade matinale dans la campagne des environs. des Casamène, lieu fictif qui reprend les Monts-Boucons en Franche-Comté, où Colette a réellement vécu: "j'ai retrouvé un Fresnoy plus rude, plus asseux de roches qui percent

1- Colette- Paysages et Portraits-P.109-Paris-Flammarion-1958.

2- Madeleine Raaphorst Rousseau- Colette, sa vie, son art- Paris- Nizet-1964- P.193

l'herbe, plus roussi de soleil et de gel" (1).

Colette aborde chaque nouveau paysage avec la pureté de son regard, elle possède la capacité de s'émerveiller devant n'importe quel spectacle de la nature. On n'insistera donc jamais assez sur le rôle essentiel du pays natal, dans la perception du monde de Colette. Comment peut-on alors expliquer cette sorte de dédain, éprouvé par l'écrivain vis à vis de son pays natal, après qu'elle en fut partie. Écoutons la réponse de Colette elle-même, qui n'hésite pas à user du paradoxe." J'appartiens à un pays que j'ai quitté." (2)

En dépit de l'éloignement spatial et temporel, Colette se sent parfaitement solidaire de son pays natal. Elle n'a pas besoin de le posséder matériellement, car il est enfoui au fond d'elle même grâce à sa puissante mémoire, et il constitue un nid intérieur bien vivant et indestructible. Et Colette de poursuivre son raisonnement par l'intermédiaire de Renée Néré, héroïne de la Vagabonde:

"Mon pays m'enchanté d'une ivresse triste et passagère, chaque fois que je frôle, mais je n'oserai pas m'y arrêter. Peut-être n'est-il beau que parce que je l'ai perdu" (3)

Au retour d'un séjour de brève durée, dans la capitale,

1-Colette -La vagabonde -Paris-Albin Michel-1987-P.200

2-Colette-La retraite sentimentale-P.55-Paris-M.de France-1907

3-Colette-Les vrilles de la vigne -Paris- Livre de Poche-
Hachette,1979 P.113

Colette qui avait alors seize ans, s'exprimait déjà sur les différences existant entre ville et campagne, en manifestant nettement sa préférence pour son pays natal. Les expressions qu'elle emploie pour caractériser le paysage urbain sont les clichés négatifs du milieu de la campagne: "les maisons sans bêtes. Ces cubes sans jardins, ces logis sans fleurs où nul chat ne miaule derrière la porte, où l'on s'écrase pas, devant la cheminée, un coin du chien traînant comme un tapis, ces appartements privés d'esprits familiers, où la main en quête de cardiale caresse, se heurte au marbre, au bois, au velours inanimés, je les quittai avec des sens affamés, le besoin véhément de toucher, vivantes, des toisons ou de feuilles." (1)

Il semble intéressant de citer ce passage de *La Maison de Claudine* dans son intégralité, car Colette y expose clairement ce qui constitue pour elle, les différences fondamentales entre ville et campagne.

En dépit de la présence de ces éléments, qui devraient avoir une influence bienfaisante, Colette ne se sent absolument pas apaisée. Bien au contraire, chaque fleur, chaque arbre, ne viennent que renforcer et accentuer son chagrin.

Dans le contexte parisien, la végétation produit un effet démoralisateur sur Colette, car elle ne cesse d'éveiller les souvenirs d'antan, qui lui font déprécier le présent. Les

1-Colette-*La maison de Claudine*- Paris- Albin Michel-1987-
P.P.46-47

valeurs positives du passé, deviennent négatives à Paris. Voici par exemple, le sentiment qu'évoque le printemps parisien pour Claudine: "attristée par ce printemps de Paris qui ne fait trop songer à l'autre, au vrai, je m'étends sur mon lit, fatiguée."(1).

Il y aurait quantité d'autres exemples à citer, exprimant la mélancolie ressentie par Colette en présence d'éléments naturels, à Paris. Il faut tout de même signaler, qu'après cette période de jeunesse difficile, où Colette passait plus de temps à se réfugier dans son passé qu'à vivre sa nouvelle vie citadine: la jeune femme a définitivement opté pour la vie et s'est progressivement habituée à ce nouveau cadre, en surmontant de son mieux l'absence de nature.

Peu à peu, Colette fait la part des choses entre les apports de sa mémoire et ceux de son imagination. Parvenant à maîtriser les uns et les autres, elle commence alors à les réinvestir dans l'écriture. L'écriture devient pour elle un formidable moyen de préserver des liens intimes avec la nature, tout en restant en plein cœur de cité.

Alors que dans les écrits romanesques, Colette exorcise sa nostalgie du pays natal perdu, par héroïnes interposées. A travers des personnages, tels que Claudine ou Renée Néré, l'auteur renoue fictivement avec la nature, dont l'absence réelle lui pèse tant. Nous reviendrons plus amplement sur les relations infiniment complexes qui unissent la vie de l'écrivain à son

1- Colette- Claudine à Paris- paris- Albin Michel- 1987- P.30

écriture. "Colette n'a pu accepter la vie, qu'au prix de ce retrait progressif, qui l'éloigne et la retranche dans la forteresse de l'écriture." (1)

La présence d'animaux et de plantes, va aider Colette à accepter sa nouvelle vie parisienne en appartement, en lui procurant une bouffée d'air pur. Peu à peu, Colette s'adapte à ce nouveau milieu de vie. Pendant, de son mariage avec Willy jusqu'à sa mort, elle réside à Paris, ville qu'elle finit par apprécier. Elle parvient toutefois en 1938, à trouver l'appartement idéal, qu'elle ne quittera plus jusqu'en 1954, année où elle disparaît.

L'appartement du Palais-Royal, qu'elle convoitait depuis longtemps, constitue pour elle un havre de paix, au sein de la cité, où elle se sent comblée par une nature rassurante et un environnement protecteur.

Nous empruntons ici un commentaire à Maurice Goudekot, qui a vécu avec Colette au Palais-Royal, prouvant à quel point l'écrivain avait sans cesse besoin de se positionner par rapport à la nature pour pouvoir vivre à Paris.

"Sa première préoccupation (au réveil) était d'établir le diagnostic et le pronostic du temps, c'est-à-dire de consulter le thermomètre extérieur, le baromètre de regarder la direction des nuages. C'était chez elle, un besoin pour ainsi dire

1- Cahiers Colette- N° 1 - Société des amis de Colette- Flammarion- Paris- 1967.

végétal de se resituer par rapport au temps." (1)

Le rapprochement affectif se double chez Colette, dont les sens "affamés" réclament toujours davantage, d'une réelle attirance physique pour le milieu naturel. Le corps, siège des sensations, joue un rôle capital dans cette relation. Dans son désir de s'inscrire dans le cycle naturel, Colette utilise son corps, seul capable de capter les variations de l'univers.

D'ailleurs, en tant qu'écrivain, Colette a été parmi les premiers de ses contemporains, à prêcher en faveur de la libération du corps. Si elle s'adonna pendant un certain temps aux exercices de théâtre et de pantomime, ce fut de courte durée, mais cela lui permit peut-être de rendre une fois pour toutes, conscience de son corps et des possibilités qui résident en celui-ci. Aux démonstrations publiques, elle préfère très vite l'anonymat du contact avec la nature, qui révèle à la fois les potentialités du corps et contribue à les assouvir. Le corps constitue un "centre référentiel" comme l'a défini Yannick Resch, susceptible de canaliser les énergies et les vibrations qui coexistent au sein de l'univers. Par l'intermédiaire de son corps, Colette exprime un formidable appétit de vivre et le désir de se fondre dans le cadre naturel qui l'entoure. À propos du thème du corps qui chez Colette, revêt

1- Maurice Goudekot- L'Oeil du témoin- Cahiers de Colette- N° 1, Op. Cit. P.33.

une importance déterminante, Yannick Resch nous propose un commentaire assez éclairant: "ce dynamisme qui l'habite (Colette) exprime un besoin urgent, primordial, de rejoindre la nature, de coïncider avec elle par ce que l'être a de plus concret son corps" (1)

Au sein du cadre naturel, Colette déploie toutes les énergies de son corps mettait en œuvre ses sens, dans l'intention de se confondre avec le milieu environnant. Colette est donc animée par un profond désir d'osmose avec les éléments naturels. À la manière du Caméléon, elle souhaite se confondre avec ce qui l'entoure pour mieux en sentir les vibrations internes: "Je suis pénétrée de rayons, traversée de souffles, sonore de cigales et de cris d'oiseaux, comme une chambre ouverte sur un jardin" (2).

Son désir de communion avec la nature, se traduit également par le plaisir de la dégustation de produits naturels. L'un des grands avantages du jardin, si ce n'est le spectacle qu'il offre aux yeux, réside dans la possibilité de cultiver fruits et légumes de toutes sortes. "Le potager, encore non visité, me régale d'abricots chauds, de pêches àpres, que je déguste. à plat ventre, sous le grand sapin, un vieux Balzac étalé entre mes coudes" (1).

1- Yannick Resch-Corps Féminin, corps textuel, Paris-Klinksieck-1973- P.43.

2-Colette-Claudine en ménage-Paris- Mercure de France-1986-P.231

3- Colette-Ibid-P.53.

En menant une existence dépouillée, au sein d'un décor naturel rétréci, Colette est sans doute mieux à même de coïncider par tout son être avec l'univers.

Par l'obstination et le renoncement, elle se soumet entièrement à la nature et au propre rythme de celle-ci, et c'est ainsi que progressivement, elle atteint à une certaine forme de sagesse.

Sa relation avec l'environnement est fondée sur l'exclusivité ainsi ne tolère-t-elle pas la présence d'autrui, surtout s'il s'agit d'un homme. Colette considère donc la solitude comme un don inestimable, qu'il faut cultiver à l'écart de l'homme. La solitude constitue pour elle une des composantes essentielles de la jouissance au sein du milieu naturel.

"Assise au seuil du jardin, je goûte à longs soupirs ma solitude, comme si je m'étais sentie en danger de la perdre"(1)

Colette fait ici allusion à la possible menace qui pèse sur sa solitude, c'est-à-dire l'intervention inopportune causée par un quelconque être humain, venant troubler la quiétude existant entre elle et la nature.

Ainsi, toute personne étant considérée comme un gêneur possible, Colette s'isole-t-elle, se replie-t-elle sur elle-même, dans son désir de se rapprocher de la nature. Plus elle vieillit, plus elle prend conscience du prix de sa

3-Colette- La retraite sentimentale- P.P.236.237.

solitude, qui lui est un moyen efficace de communication avec l'univers. La solitude est le médiateur entre Colette et les éléments naturels. Voici, par exemple la manière dont elle considère sa relation avec les arbres: "Solitaire je les aime, et ils me chérissant solitaire."(1)

La solitude apparaît donc comme une valeur réellement positive, prédisposant Colette à plus d'attention envers la nature. Certains moments sont plus particulièrement recherchés par Colette, car ils sont riches de solitude. Il s'agit de l'aube, mais aussi de la nuit "Que la nuit est belle, encore une fois"(2)

En renonçant, par la force des choses, à la réalité qui l'entoure, Colette cultive en elle une nature cérébrale, qui lui donne autant de satisfaction que la nature réelle, du fait de son épaisseur. La voici qui s'évade mentalement, dans *La Naissance du Jour*, "déjà, je m'échappais, en esprit, vers la brûlante terre battue de la terrasse, et j'écoutais, ressuscités par mon attention, les criquets qui sciaient en menus éclats la canicule. En sursaut, j'ouvris mes sens à tout ce qui resplendissait de l'autre côté des persiennes." (3)

Le décor cérébral qu'elle s'est constitué, a une telle consistance, qu'il peut largement rivaliser avec la réalité. Colette s'échappe donc en esprit, vers des lieux et des

1- Colette- La retraite sentimentale- P.240.

2- Colette- ibid- P.218

3- Colette- La naissance du jour- P.93.

paysages intérieurs, qu'elle possède mentalement, de même qu'elle possédait matériellement les offrandes de la terre.

Voici telle qu'elle nous apparaît, au soir de sa vie, à travers la description d'un de ses animaux. "Ainsi immobile et les yeux clos, elle habite chaque pelouse, chaque arbre, chaque fleur. Son esprit court, comme un sang subtil, le long des veines de toutes les feuilles, se caresse au velours des géraniums, à la cerise vernie, et s'enroule à la couleur, poudrée poussièrè, au creux du sentier jaune" (1)

Dans l'œuvre de Colette, il semble que la connaissance du milieu, fasse l'objet d'une attention toute particulière, de la part de l'écrivain. Lorsqu'elle était enfant, Colette jouissait d'une maîtrise parfaite de l'environnement, en raison d'une solide éducation à la nature. À l'image de leur créatrice, les jeunes héroïnes de Colette, ont pratiquement toutes reçu cette éducation à la nature, passant essentiellement par l'éveil des sens.

Les sens sont innés chez les jeunes personnages colettiens, et au contact de la terre, ils vont s'affiner peu à peu, pour devenir de plus en plus subtils. Chez l'enfant, la perception de l'univers se fait par tous les sens aux aguets. L'enfant est capable de décrotiquer une sensation, avec finesse, afin d'en extraire les multiples facettes. Établissant naturellement des

1- Colette- Les Vrilles de la vigne- P.160.

correspondances entre les sens, au sein d'une même sensation. L'enfant perçoit le monde dans toute sa diversité et tout en relief. L'appareil sensoriel des personnages féminins de Colette, est donc extrêmement développé, car il procède d'une méthode d'analyse rigoureuse des sensations. Maria Le Hardouin, qui voyait en Colette, une exceptionnelle finesse de discernement, propose un commentaire pouvant nous éclairer également sur le comportement de ses héroïnes: "Rarement, cerveau fut plus apte à débrouiller les divers apports de l'ouïe, de l'odorat ou de la vue qui entrent dans une sensation donnée. Il n'y a guère que Proust que nous puissions lui comparer dans cet art de traduire le contenu d'une sensation" (1)

La plupart des héroïnes principales de Colette, terriennes à qui l'odeur de la terre est indispensable, ont bénéficié d'une enfance campagnarde, assortie d'une solide éducation à la nature, comme aurait pu la dispenser Sido. Les jeunes femmes puisent dans cette éducation et ce mode de vie, une force singulière, ainsi, sont-elles mieux armées face aux difficultés de la vie, trouvant dans le contact avec la nature une échappatoire salutaire.

Cependant, certains des personnages féminins de Colette, ne s'inscrivent pas dans ce système et restent de marbre en face de la nature." Claudine m'a trompée. Je suis injuste: elle s'est trompée. La cure de campagne n'est pas une panacée. et

1-Maria Le Hardouin- Colette- Paris- Universitaire- 1956- P.32

puis on guérit malaisément le malade qui n'a pas la foi.(1)

Au fond, les héroïnes de Colette, restent profondément attachées à chacune des manifestations naturelles, qu'elles connaissent bien. Elles ont, en effet, une connaissance approfondie du milieu naturel. Depuis leur plus tendre enfance, chacune d'elles manifeste plus ou moins intensément, le désir de découvrir le monde.

En général, c'est avec ardeur et passion, qu'elles stockent les découvertes relatives à chaque période de la vie, en gardant toujours en éveil leur appareil sensoriel, dont les sens sont particulièrement avertis. Si au départ, les héroïnes de Colette bénéficient d'un acquis personnel riche éducation à la nature et appareil sensoriel très subtil leur permettant de communiquer avec le milieu naturel, elles cultivent toutefois un état indispensable à l'échange avec l'environnement: la solitude. La solitude joue donc le rôle de médiatrice entre l'enfant et la nature. "Dieu que je les aime! Je m'y sens tellement seule, les yeux perdus loin entre les arbres, dans le jour vert et mystérieux, à la fois délicieusement tranquille et un peu anxieuse, à la cause de la solitude (2)

Claudine est incontestablement l'héroïne de Colette, pour qui la forêt et les arbres comptent le plus. Au cœur de la forêt, elle entretient avec la nature des rapports très étroits.

1- Colette- Claudine s'en va- Paris-Albin Michel- 1986- P.169.

2- Colette- La retraite sentimentale- P.P. 235-236.

La forêt lui offre un formidable terrain d'expérimentation sensorielle, où la fillette peut à loisir affiner ses sens. "Au bout de cinq jours de tréleries dans les bois, à me griffer les bras et les jambes aux ronces, à rapporter des brassées d'aillets sauvages, de bleuets et de silences, à manger des merises amères et des groseilles à maquereau, la curiosité et le mal de l'école me reprennent, j'y retourne." (1)

Il est impossible à Claudine de négliger l'éveil de la forêt, qui engendre fruits et fleurs sauvages, tant elle considère comme unique le spectacle de l'évolution des plantes. Elle veut vivre et respirer au même rythme que les éléments naturels, en saisissant chaque étape de leur croissance. "Je voudrais embrasser un tel arbre et que le bel arbre me le rendit." (2)

Inconsciemment, les héroïnes de Colette opèrent avec la nature une sorte d'osmose, qu'on détecte à tout moment. Quelquefois, l'osmose est totale, dès lors que le personnage féminin devient un élément à part entière du décor. Voici par exemple, une comparaison qui met sur le même plan Vinca, héroïne de Blé en herbe, et une biche, afin de sceller l'appartenance de la jeune fille au milieu naturel. "Elle (Vinca) paraissait seulement surprise, et respirait vite, comme la biche qu'un promeneur rencontre en forêt et qui balance,

1-Colette- Claudine à l'école- Paris-Albain Michel- 1987-P.194.

2-Colette- Le Blé en herbe- Paris- Flammarion- 1969- P.96

émue, au lieu de gagner de large." (1).

En d'autres circonstances, le décor pénètre les personnages, dont il change la physionomie. Ici, le regard de Vinca est transformé, sous l'empire du soleil. "le soleil jouait dans ses yeux débordant, et élargissait le bleu de ses prunelles." (2)

Le désir de communion avec la nature, tant recherché par la femme, est alors en passe de se réaliser. Du fait de la permanence avec la nature, la femme est étroitement dépendante de son environnement qui influe considérablement sur son amour.

De son côté, l'homme semble complètement indifférent aux aléas du temps et du paysage qui l'entoure. En effet, loin d'être animé par le désir de communier avec la nature, il considère celle-ci comme un milieu relativement hostile et plutôt désagréable. Voici la réaction d'Antoine, contraint d'emboîter le pas de sa cousine Minne, trop heureuse de lui faire visiter le jardin: "viens, Antoine! Courons! Elle court au jardin, qui pleure encore, suivie d'Antoine qui traîne ses semelles avec mauvaise grâce." (3)

Au fil des ouvrages de Colette, on remarque, d'une manière de plus en plus affirmée, que la nature constitue en fait pour la femme, sa véritable raison de vivre. Pour conclure sur ce

1- Colette- Le blé en herbe- Paris- Flammarion- 1969- P.96.

2- Colette- Ibid- P.162.

3- Colette- L'Ingenue Libertine- Le Livre de Poche- Paris- Albin Michel- 1969- P.66.

thème, nous empruntons à Chantal Bertrand-Jenning, un commentaire sur la prise de possession de la nature par Renée Néré, qui s'apprente quelque peu à celles de ses compagnes. "Elle qui ne possède rien, plus même de nom, s'approprie ainsi une parcelle du monde, interpose un tampon protecteur entre elle et l'univers." (1).

Nous allons maintenant essayer de mettre en évidence, à partir de quelques traits généraux, l'importance des sens dans la relation de la femme avec la nature.

En général, la femme chez Colette possède des sens relativement subtils, dont l'activité est ininterrompue. On parle alors de la suprématie des sens, ou bien encore de l'intelligence de la chair. Grâce à ses sens, de plus en plus réceptifs, la femme peut communiquer avec la nature. Cette relation avec la nature, affine l'intelligence et la sensibilité du corps, celui-ci étant obligé d'être attentif, qu'il ne veut rien perdre des sensations prodiguées par l'univers. "Au bout de cinq jours de tréleries dans les bois, à me griffer les bras et les jambes aux ronces, à apporter des brassées d'œillets sauvages, de bleuets et des silences, à manger des merises amères et des groseilles à maquereau, la curiosité et le mal de l'école me reprennent. J'y tourne." (2)

1- Chantal Bertrand Jennings- La vagabonde- Roman de Narcisse- Cahiers Colette No 11-P.18- Flammarion- Paris-1989.

2- Colette- Claudine à l'école- P.194.

Au sein de la nature où foisonnent les sensations, les sens tiennent lieu d'instruments de connaissance et d'appréhension du réel. Un paysage, un lieu, une plante, un animal de définissent par les sensations éprouvées à leur contact. Afin de mettre à jours ses diverses sensations, il convient de faire intervenir habilement les sens. Observons la manière toute de sensualité de Claudine, qui prend possession d'un lieu extrêmement important pour elle: "Et les sapinières! peu profondes, elles, et peu mystérieuses. je les aime pour leur odeur, pour les bruyères roses et violettes qui poussent dessous, et pour leur chant sous le vent." (1)

Chez Colette, le retour au passé s'effectue pratiquement toujours d'une façon, qui se sert de la sensation comme d'un intermédiaire sûr, rapprochant le passé du présent. Nous constatons que très souvent, le retour au passé, s'accomplit grâce à l'odorat, excellent médiateur entre le passé et le présent. Voici une nouvelle fois Claudine transférée au pays de son enfance, par l'entremise de son odorat. "l'odeur des pommes de pin, des feuilles décomposées et des champignons éclos la nuit me rajeunit de quinze ans, me voici à Montigny, avec ma sœur de lait claire." (2).

Ici, la sensation en présence évoque celle d'autrefois, passé et présent se confondent, comme s'il y avait abolition du temps, seule subsistant la sensation. Passé et présent

1- Colette- Claudine à l'école- P.181.

2- Colette- La retraite sentimentale- P.106.

fusionnent dans le même contentement sensuel. Le plaisir physique de jadis est revécu, de manière intense et même supérieure, puisqu'il s'enrichit de toutes les sensations connues.

Au contact d'horizons nouveaux, le passé ressurgit et l'enchantement ressenti est d'autant plus fort, qu'il est riche des émotions et des sensations antérieurs. Dans le rapprochement sensuel de ces moments différents, le médiateur le plus puissant est sans doute l'odorat, car chez Colette et ses héroïnes les plaisirs de l'olfaction sont primordiaux.

L'odorat de l'une et des autres est extrêmement subtil et d'une grande fiabilité. Maurice Goudekot, dernier partenaire de Colette, était parfaitement conscient de l'importance de ce sens chez sa compagne: "Elle donnait, sur les autres sens, la primauté à l'odorat. C'est le plus noble, disait-elle, le seul qui ne se laisse pas abuser et qui ne transige point." (1)

C'est parce qu'elle nourrit envers son odorat une confiance illimitée, que Colette utilise celui-ci plus souvent que les autres sens, pour établir des liens avec le passé. A l'origine d'un retour en arrière, on trouve donc très souvent l'odorat.

Néanmoins, on aurait tort d'accorder la primauté à un sens plutôt qu'à un autre. Certes, à plusieurs reprises, Colette s'est prononcée en faveur de l'odorat qui, selon elle surpasse tous les autres sens. Mais en réalité, si l'on regarde de près

(1) Maurice Goudekot- Près de Colette- Op.Cit.-.63.

les textes, on s'aperçoit que chaque sens a un rôle bien déterminé à jouer, et qu'il s'opère une véritable complémentarité au plan sensoriel.

Les sens se répondent, se correspondent: un sens appelle une couleur, une couleur une forme, une forme, une odeur, etc. Il n'y a pas vraiment de séparation très distincte entre chaque sens. Les sens ne sont pas cloisonnés dans leur domaine spécifique, il leur arrive souvent d'empiéter sur un terrain d'action qui n'est pas le leur. Voici un commentaire de Colette qui tend à prouver que les sens sont polyvalents. "Il y a des parfums qu'on ne respire bien qu'avec la bouche." (1)

Une telle déclaration montre à quel point Colette a poussé en avant sa réflexion sur la sensation. D'ailleurs, Emmanuel Berl, un des amis qui avait eu l'occasion d'observer le comportement de Colette, ne disait-il pas d'elle: "Elle méditait ses sensations, comme un chien les odeurs qu'il detecte"(2). En effet, l'écrivain n'a cessé de fouiller le domaine des sens et l'on sent à travers ses écrits que sa réflexion n'a pas été vaine. Elle a voulu montrer la complémentarité des sens.

Lorsque ses héroïnes éprouvent telle ou telle sensation, elles la dépeignent à l'aide de ses sens et chaque sens trouve dans l'autre son renforcement. "attristé par ce printemps de

1- Colette- Claudine à Paris- P.106.

2- Emmanuel Berl- Une fée bienfaisante- Le Monde- 25 Janvier-1973.

Paris qui me fait trop songer à l'autre, au vrai, je m'étends sur mon lit fatiguée" (1).

De même que les sensations, tous les règnes se superposent: l'animal et l'humain, l'humain et le végétal, le végétal et l'animal. etc. Ces correspondances au niveau des règnes, s'observent très souvent dans les comparaisons utilisées par Colette, souhaitent mettre en évidence les constantes qui régissent l'univers. Voici comment Claudine décrit une émotion, en faisant à la fois référence au monde végétal et animal. "un beau pays ? j'y suis heureuse comme une plante dans la haie, comme un lézard sur son mur, comme...je ne sais pas, moi." (2)

Pour Claudine, l'univers est un tout où les règnes se superposent et où les sens se répondent, elle est intimement persuadée qu'une commune sensibilité anime tous les êtres vivants. En outre, tous les personnages de Colette ne sont pas dotés de ce privilège sensoriel, seule la femme habituée à la nature depuis longtemps, bénéficie d'"une incroyable subtilité de toutes les antennes par lesquelles il est impossible d'entrer en communication avec l'écorce et la pulpe, l'épiderme et l'odeur, la tiédeur et la clarté du monde." (3)

On ne peut en effet contester la virtuosité des sens que Thierry Maulnier appelle judicieusement "antennes" des héroïnes

1- Colette- Claudine à Paris- P.30.

2- Colette- Claudine s'en va- P.130

3- T.Maulnier-Introduction à Colette- P.56-Paris-La Plaine-1954.

de Colette, qui sont passées maîtres dans l'art de sentir et de vivre harmonieusement au sein de l'univers.

Les relations de la femme avec la nature, peuvent donc être qualifiées de physiques, puisqu'elles sont essentiellement fondées sur le mouvement permanent des sens, à l'affût de toutes les sensations émanant de l'environnement naturel. Grâce à des sens très performants, la femme s'intègre facilement au milieu naturel, car elle en saisit les vibrations profondes.

Elle peut également faire renaître, par une simple sollicitation des sens et grâce à une mémoire très puissante, les paysages et les lieux du passé, avec lesquels elle a entretenu des liens très étroits.

Ainsi, parvient-elle, au sein de la nature réelle ou imaginaire à combler les désirs de son corps, ce qui n'est autre qu'un des objectifs principaux de son existence.

Après avoir analysé les modalités de la communication entre la femme et la nature, nous avons pu mettre en évidence le rôle fondamental des sens. La félicité physique éprouvée par les héroïnes de Colette proches de la nature, s'apparente en réalité à une paix intérieure, d'ordre strictement physique. Chez Colette, le bien-être va de la joie à l'ivresse, l'ivresse étant le contentement suprême, auquel aspirent les personnages féminins. Mais il s'agit d'une ivresse provenant essentiellement du contact avec la nature.

La conception de la nature pour Colette, se fonde sur la

recherche de l'ivresse, considérée comme un contentement du corps et de l'esprit. La joie naît de presque rien, du contact avec la terre, du goût d'un végétal, du parfum d'une fleur ou bien encore de la vue d'un paysage, connu ou inconnu, comme dans ce passage, où Claudine retrouve son pays natal: "Jolie, joie de revoir la Montagne aux cailles, bleue et nébuleuse, qui se vêt de gaze irisée les jours de soleil, et se rapproche, nette, lorsque le temps tourne à la pluie."(1)

On remarque par exemple, que l'aube est un événement quotidien capital, dans l'existence des héroïnes de Colette et plus particulièrement de Claudine, dont l'enthousiasme ne diminue pas face au lever du jour, qui grâce à son éclairage spécial, permet d'appréhender le monde différemment. Dans le passage que nous allons citer, Claudine ne replonge dans son enfance, grâce à l'aube, qu'afin de ressentir le même émerveillement.

"Il fera beau, l'aube est bleue...je veux, comme lorsque j'étais petite fille, me lever avant le soleil, pour aller surprendre aux bois des Fredonnes le goût nocturne de la source froide, et les lambeaux de la nuit qui, devant les premiers rais, recule aux sous-bois et s'y enfonce." (2)

L'ivresse n'est en fait que la célébration d'une hâte de vivre, une sorte d'enthousiasme permanent devant la vie. La

1 Colette- Claudine en Ménage- P.25.

2 Colette- Op.Cit.. P.25.

femme est animée de l'impatient désir d'entrer dans un contact voluptueux avec ce qui l'entoure. En général, dans l'œuvre de Colette, les femmes, lorsqu'elles sont confrontées à la nature, éprouvent assez rapidement cette sensation d'ivresse, même si au départ, elles sont étrangères au milieu naturel. Observons l'attitude de Minne, jeune parisienne exilée, au contact, tout nouveau, de la nature: "Minne songe que tout le monde ne jouit pas de cette lumière bourdonnante, en petite parisienne accoutumée aux nuances discrètes, elle s'étonne qu'en sa chambre tant de nuances crues réjouissent les yeux."(1)

À partir des diverses effluves perçues par la petite Gabrielle à l'église, s'opère une fuite de la réalité, et du même coup une évasion dans le domaine de l'imagination. Voici comment Colette s'adresse rétrospectivement au curé de son enfance: "Il est bien vrai que je rêvais miracles; mais pas les mêmes que vous. Engourdie par l'encens des fleurs chaudes, enchantée du parfum mortuaire, de la pourriture musquée des roses, j'habitais, cher homme sans malice, un paradis que vous n'imaginiez point, peuplé de mes dieux, de mes animaux parlants, de mes nymphes et de mes chèvre-pieds." (2)

L'expérience de Colette en matière de contentement physique est très proche de celle de ses personnages. Souvenons-nous d'eille, à Paris, en train de hanter parcs et jardins, afin de

1- Colette- L'Ingenue libertine- P.40.

2- Michel Sarda- Colette libre et entravée- Op. Cit.- P.74.

satisfaire l'appétit de ses sens inassouvis. Dans *Claudine à Paris*, Claudine agit de la même façon que Colette, - en allant glaner son bien être quotidien, au sein de havres de verdure citadins. Suivons là au Parc Monceau: "Le Parc Monceau, avec ses pelouses tendres voilées de petits jets d'arrosage en rideaux vaporeux, m'attire comme quelque chose de bon à manger. Mais ces pelouses qu'on balaie comme des paquets! n'importe, les arbres m'enchantent, et l'humidité chauffée que je respire m'alanguit." (1)

Néanmoins, comme la plupart des héroïnes colettiennes sont des "vagabondes", qui ne demeurent pas toute leur vie dans le giron natal, il leur a fallu s'habituer à de nouveaux lieux, dans la mesure où elles peuvent y recréer un environnement qui se rapproche de l'univers de l'enfance. Mais on perçoit toutefois un sentiment de nostalgie du passé chez la femme, lorsque celle-ci éprouve un plaisir physique, au sein d'un décor naturel nouveau. Voici Colette en personne qui, au moment où elle commence à ressentir une certaine satisfaction physique, des sens, retrouve immédiatement son passé, dont elle a le regret.

"Forêt de Crecy. À la première haleine de la forêt, mon cœur se gonfle. Un ancien moi-même se dresse, tressaille d'une triste allégresse, point les oreilles, avec ces narines ouvertes pour boire le parfum." (2)

1- Colette- Claudine à Paris- P.143.

2- Colette- Les vrilles de la vigne- P.22

On voit dans ce passage, comment le présent appelle le passé, qui lui-même rébondit dans le présent en faisant se déployer les sens avec vitalité. En effet, Colette et ses héroïnes savent que la nature est avant tout une source de jouissances indicibles, qui comblent le corps. La nature est donc une mine inépuisable de plaisirs. Chaque être vivant qui aspire normalement à l'assouvissement de ses appétits et à l'apaisement de ses désirs, peut trouver dans la nature un bien intarissable de satisfaction.

Aussi, les héroïnes de Colette, ont-elles délibérément opté pour le milieu naturel, au sein duquel elles éprouvent une jouissance physique certaine, car leurs sens sont comblés. Elles s'acheminent progressivement vers d'un accord parfait avec l'univers et vers une meilleure acceptation d'eilles-mêmes, sous le signe de la santé du corps et de l'esprit.

"C'est pour réagir contre cette tristesse profonde, que Colette a chanté un hymne dionysiaque à la nature, à l'instinct, à la volupté de la vie. Toute son œuvre n'est qu'un long poème où elle chante sa joie de vivre." (1)

Les personnages féminins de Colette sont quelquefois, pour une raison ou pour une autre, dépassés par les événements qu'ils ont à assumer, ils vont alors chercher refuge au sein de la nature, qui tient lieu du cadre protecteur. Pour l'enfant qui

1-J. Lannac-Colette, sa vie, son oeuvre- Paris-Simon Kra-1927-49.81

nourrit envers la nature une confiance aveugle, le simple fait de se trouver en plein cœur du milieu naturel la rassure, car elle se sent protégée.

L'exemple le plus parlant dans l'œuvre est celui de Claudine, qui trouve dans la nature un abri à nul autre pareil: les bois restent pour elle l'abri idéal: "Quelquefois des pluies d'orage vous surprennent dans ces grands bois-là; on se blottit sous un chêne plus épais que les autres, et, sans rien dire, on écoute la pluie crépiter là-haut comme sur un toit, bien à l'abri, pour ne sortir de ces profondeurs que tout éblouie et dépaysée, mai à l'aise au grand jour." (1)

Dans cet extrait, le champ sémantique de la protection qui comprend "on se blottit" et "bien à l'abri", montre à quel point les bois font office de refuge pour Claudine.

À ce propos, il nous paraît intéressant de rappeler que nulle part dans la série des Claudine, il est mentionné la présence de la mère de Claudine. Louis Perche, explique ainsi cette absence: "l'absence de la mère s'explique sans peine: il y a des êtres d'exception auxquels, par pudeur, délicatesse, pitié, amour, on ne touche pas." (2).

D'autres critiques, interpellées par cette étrange absence de la mère d'autant plus étrange que Colette avait passé une enfance heureuse, chérie par sa mère ont vu dans la nature un

1- Colette- Claudine à l'école- P.7

2- Louis Perche- Colette- Paris- Seghers-1987- P.19.

substitut sensuel de la mère. Et il est vrai que l'on peut établir de sérieux rapports de similitude entre la protection procurée par la nature et celle d'une mère. Ne parle-t-on pas souvent de la "terre mère" pour qualifier le monde sensible de Colette?

Les personnages féminins recherchent donc une certaine protection, dans la nature. La recherche d'un refuge, correspond parfois au besoin de goûter le plaisir de la solitude, de se recueillir dans la sérénité; c'est souvent le cas de Claudine. En d'autres circonstances, la nature est plus qu'un refuge, elle est un véritable asile, pour qui souhaite soigner son chagrin.

Pour René Néré, qui cherche à s'affranchir de l'emprise de l'homme, la nature est un refuge élyséen, où elle soigne ses peines, au gré des paysages qui se présentent à elle, dans ses tournées. Renée ne possède pas vraiment de refuge attiré, en raison de sa mobilité permanente. Cependant, peut-être plus que toute autre, elle éprouve le besoin de s'y réfugier, pour apaiser son âme torturée. Comment justifier alors cette errance perpétuelle? Certains ont vu dans ce vagabondage, la recherche désespérée de l'abri idéal, comme si Renée avait érigé le voyage sans fin, en manière de vivre, c'est-à-dire de fuir indéfiniment le présent, qui ne lui apporte pas la sérénité escomptée.

Le commentaire de Michel Baude à ce sujet mérite d'être cité:

"le titre du roman *La vagabonde* est cependant quelque peu paradoxal car le voyage possède une finalité. c'est un refuge: comme je suis loin! déjà partie, dispersée, réfugiée dans le voyage." (1).

L'homme représente un réel obstacle au bien être de la femme dans la nature, car il empêche le déploiement des sens féminins. Aussi, la femme le considère-t-elle bientôt comme indésirable et indésirable, puisqu'il n'entend rien au monde de la nature.

La femme hésite donc de plus en plus à entraîner l'homme dans son sillage, au sein du milieu naturel, jusqu'à bientôt s'opposer radicalement à sa présence. Le revirement de Renée Néré qui, dans un réel enthousiasme propose à son ami Maxime de visiter son domaine natal et se rétrace tout aussitôt, assez brusquement, nous montre à quel point la présence de l'homme n'est pas désirée par la femme, dans la nature: "mon cher, je viens de traverser sans m'y arrêter, un pays qui est le mien, celui de mon enfance. Il m'a semblé qu'une longue caresse me couvrait le cœur...un jour promets-le moi, nous y viendrons ensemble? Non, non! qu'est-ce que j'écris là? nous n'y viendrons pas! vos forêts d'Ardennes humilieraient, dans votre souvenir mes taillis de chênes, de ronces, d'alisier, et vous ne verriez pas comme moi."(2).

1- Michel Baude- La distance dans la vagabonde, techniques et thèmes romanesques In Colette, nouvelles approches critiques-

Paris- Nizet-1986- P.9

2- Colette- La vagabonde- P.199.

D'une relation amoureuse, bien souvent conflictuelle avec l'homme, la femme souhaite s'acheminer vers une relation amicale, beaucoup plus sereine. En se tournant résolument vers la nature où elle peut assouvir ses désirs sensuels, la femme est mieux disposée à entretenir avec l'homme des relations plus détendues. En renonçant aux plaisirs charnels, la femme inaugure donc un nouveau type de relations avec l'homme, qui est l'amitié: il me semble qu'entre l'homme et moi une longue récréation commence.. Homme mon ami, viens respirer ensemble? J'ai toujours aimé ta compagnie. Tu me regardes d'un œil si doux. Tu regardes émerger, d'un confus amas de défroques féminins, alourdie encore comme d'aigues une naufragée, tu regardes émerger ta sœur, ton compère: une femme qui échappe à l'âge d'être une femme."(1)

Colette ne se contente pas de rendre compte de l'expérience de sa mère, elle traduit également ce qu'elle ressent au contact de la nature. Sa mère lui a légué une grande partie de ses secrets et lui appris à percevoir le monde, dans toute sa diversité, par l'entremise des sens. Aussi, Colette fouit-elle d'un vécu et d'une optique personnels qu'elle peut restituer fidèlement ou en prenant des libertés, grâce à l'écriture. Dans La Naissance du jour, elle reconnaît rétrospectivement, avoir reçu de sa mère, très jeune, le don d'écrire: "Elle m'a donné le jour, et la mission de poursuivre ce qu'en poète elle sai-

1- Colette- La Vagabonde- P.34.

sit et abandonna, comme on s'empare d'un fragment de maladie flottante, en voyage dans l'espace."(1)

Les longues heures, qu'elle a passées, petite fille, aux côtés de sa mère, à observer et à enregistrer chacun des faits et gestes de celle-ci au contact de la nature, se révélant capitales, dans le parcours du futur écrivain. Durant l'enfance, les images, les sensations et les impressions se sont fixées dans la mémoire de la fillette, qui les a spontanément associées à la figure maternelle: la mère semble donc être en étroite relation avec l'univers, sur lequel elle exerce une emprise évidente, que lui envie sa fille. Elle aussi, aimerait de toute sa force, communiquer avec les éléments et connaître les secrets de la nature.

Grâce à l'écriture, Colette prend possession de la nature, en tirant partie au maximum de l'expérience de sa mère. Ainsi, a-t-on souvent perçu dans l'œuvre de Colette "la mère comme dynamique de l'écriture" (2) car c'est elle qui a légué à sa fille la curiosité et la passion de l'univers. Dans un article de Christiane Milner, "le corps de Sido", mettant en lumière l'influence de Sido sur l'écriture de sa fille, une réflexion attire notre attention sur l'existence d'un échange physique et affectif, qui unirait la mère et la fille et qui alimenterait

1- Colette- La Naissance du jour- P.43.

2- Titre d'un article de Marie Françoise Berthucourtivron- Paris dans Les Cahiers Colette N° 11- P.18 Op.Cit.

plus tard. l'écriture de Colette.

Il est ici fait allusion au pouvoir exceptionnel du corps de Sido sur la petite fille, qui adulte, deviendra écrivain: "corps unifiant, unifié, dynamique et dynamisant, qui donnait à voir, à toucher, à parler, à rêver, corps dont chaque geste, chaque mouvement, toutes les libres inventions de la vie pouvaient être reprises en langage, ce sont les puissances poétiques du corps réel de Sido qui déposèrent en Colette les germes les plus actifs de son pouvoir de symboliser." (1)

Dans l'œuvre de Colette, la mère et la nature sont deux pôles indissociables, qui se confondent quelquefois, tant ils possèdent de similitudes. Ils forment une harmonie parfaite, dans le monde de l'enfance, où ils constituent les deux éléments d'un duo interdépendants. L'enfance reste une période heureuse, placée sous le signe de la terre et de la mère. Les impressions et les sensations éprouvées dès l'enfance, constituent l'essentiel du matériau utilisé par Colette dans son œuvre.

Lorsque Willy lui demande de rédiger ses souvenirs d'enfance, elle trouve un plaisir certain à se replonger dans les décors naturels de son enfance qui lui manquent tant. à travers Claudine qui, quoi qu'elle en dise lui ressemble, à tel point que le lecteur un tant soit peu averti, observe en l'une

1- Christiane Milner- Le corps de Sido- Europe n°631-Novembre/Decembre 1981-P.82.

et en l'autre. " le même cœur obscure et pudique. le même goût passionné pour tout ce qui respire à l'air libre et loin de l'homme-arbre, fleur, animal peureux et dou, eau furtive des sources inutiles, la même gravité vite muée en exaltation sans cause." (1)

Colette réorganise le pays de son enfance par personnages interposés, elle parvient à faire revivre, grâce à sa plume, les paysages et les lieux, qui lui ont tant apporté autrefois et qui lui manquent tellement à Paris. Ayant une si haute idée de la nature, Colette considère ses écrits comme un hommage nécessaire aux beautés naturelles, une sorte d'hymne fervent et permanent à la vie. Mais la nature à qui elle rend grâce est celle du passé, celle dont la générosité n'a d'égal que la beauté.

Aussi, presque toutes les références à la nature natale, s'assortissent-elles d'un brin de nostalgie, que ne peut réprimer l'auteur. Pierre Kyria, dans un article du Magazine Littéraire consacré à l'écriture de Colette, analyse ainsi la référence à la campagne natale, dans l'œuvre: "initié au plaisir des sens, aux secrets et à l'art de composition de la nature dès l'enfance par Sido, la mère adorée, Colette semble vouloir préserver dans ses évocations végétales et animales un âge d'innocence dont elle est nostalgique."(2)

1- Colette- Les villes de la vigne- P.204.

2- Pierre Kyria- L'Écriture Hermaphrodite- Magazine Littéraire- N° 266-juin-1989-P.39.

Chez Colette, le regard est capital. Il est un formidable outil de perception que l'écrivain utilise avec une maîtrise remarquable. Tous ses proches se mettaient d'accord pour rendre hommage à la finesse de son regard, qui possédait des attributs mystérieux, afin de percevoir l'insaisissable. Emmanuel Berl, un de ses amis, ne nous dit-il pas qu'"elle voyait, entendait, goûtait mieux que nous. Nous ses regards se posaient sur une fleur, sur un paysage, sur la mer, il y laissaient une trace que je m'imaginais percevoir et qui les changeaient." (1).

C'est parce que Colette sait utiliser à merveille son regard, que son œuvre est riche d'images colorées. En effet, son regard sur la vie se répercute dans son œuvre, son observation rigoureuse de la nature se prolonge dans ses ouvrages, ce qui permet à Armand Lanoux de dire, justement "Dans le cas de Colette, le regard que porte l'écrivain sur le monde extérieur, sur les êtres, sur les hommes, les femmes, les animaux, les plantes est essentiels." (2).

Colette tente de s'appropriier la réalité par le regard, avant d'en fixer chaque instant sur le papier. Le regard ne se borne pas à lui-même, il se prolonge dans l'écriture, afin que se perdent les instants si fugitifs de la réalité. On peut alors établir un parallèle intéressant entre l'art de voir et l'art

1- Emmanuel Berl- Une fée bienfaisante- Le Monde- 25 Janvier 1973-Op.Cit.

2- Armand Lanoux- Colette, la bonne sorcière- Cahiers Colette- N° 1- Op.Cit. P.63

de décrire, chez Colette. L'auteur transmue son art de voir en art de décrire.

De même que Colette observe dans le détail chaque facette de la réalité, de même compose-t-elle ses descriptions avec une précision extrême, qui valut à son style le qualificatif de "précieux". Cette critique est bien souvent injuste, car si l'auteur cherche sans laisser la perfection dans le détail, c'est pour se rapprocher le plus possible de la réalité.

En effet, l'écriture de Colette s'accorde aux mouvements de son regard, elle s'adapte au rythme des images qui défilent devant ses yeux, qu'elles soient réelles ou célestes. Danielle Deltel reconnaît dans l'écriture de Colette, l'écriture du moment ou plutôt des moments qui s'écoulent, constituant ainsi la vie: " elle retranscrit aussi ce qu'elle a perçu au fil des heures: les jeux changeants des couleurs et de la lumière, les bruits extérieurs qui cessent ou s'amplifient, ou au contraire l'impression d'un temps immobile dans le silence. Chaque méditation s'offre ainsi comme le miroir d'un moment, qui reflète à son tour d'autres moments" (1)

Mais dans tous les cas, " l'acuité de l'observation " colettienne, trouve sa force dans " la virtuosité de sa transcription, comme le démontre Francine Dugast-Portes, dans un art

1- Daniel Deltel- La mort dans le miroir- Cahiers Colette- N°11- Op.Cit. P.39

ticile intitulé "cette forme décrétable de l'observation" (1).

Par le regard, Colette prend possession de l'univers et par son corps, elle cherche à pénétrer les décors qui se présentent à elle. Elle éprouve un réel plaisir physique, en raison de son adhésion sans retenue au monde naturel. En tant qu'écrivain, elle a à cœur de traduire cette jouissance physique, éprouvée au contact de la nature : "le texte apparaît comme une mise en phrase de l'énergie vitale et révèle une adhésion charnelle à un monde qui s'anime, palpite, tend vers plus de vie." (2)

Colette a toujours souhaité s'inscrire dans le cycle naturel, pour le plaisir qu'elle peut en retirer; de même, ses personnages féminins participent pleinement à la vie de la nature, avec tout le plaisir que cela comporte. Ainsi le texte de Colette, parvient-il à faire naître le plaisir, aussitôt transmis au lecteur.

L'écriture de la sensation devient bientôt pour Colette, un mode d'expression extraordinaire, pour traduire son amour de la vie. Madeleine Raaphorst- Rousseau nous montre combien sont proches, la manière de vivre et la manière d'écrire chez Colette: "campée dans le réel, elle regarde, sent, écoute, palpe et goûte de cette moisson sensorielle, elle la regarde dans

- 1- Francine Dugast-Portes- Cette forme décrétable de l'observation- Europe- P.40 Op.Cit. P.29
- 2- Yannick Resch- Le secret de Colette- Album Masques Colette- N° 23 de la Revue Masques-Paris-1984- P.18.

son style." (1)

Chaque description s'articule autour de plusieurs couleurs, dont l'éclat varie en fonction des sentiments de l'auteur. Par exemple, les descriptions ayant trait au monde de l'enfance, sont toujours composées de couleurs très pures, parce que l'enfance est un royaume sacré. Voici comment Colette utilise la gamme des couleurs dans la description de deux saisons, l'été et l'hiver, du temps passé: "Il y avait dans ce temps-là de grands hivers, de brûlants étés. Mais aucun été, sauf ceux de mon enfance, ne commémore le géranium écarlate et la hampe enflammée des digitales. Aucun hiver n'est plus d'un blanc pur à la base d'un ciel bourné de nues ardoisées; qui présageaient une tempête de flocons plus épais, puis un dégel illuminé de mille gouttes d'eau et de bourgeons lancéolés." (2)

Les couleurs de l'enfance ont donc des nuances très particulières, et elles restent uniques. Colette s'est souvent interrogée sur leur spécificité, ne sachant pas clairement de quoi retourne cet éclat spécial: "tout le chaud jardin se nourrissait d'une lumière jaune, à tremblements rouges et violets, mais je ne pourrais dire si ce rouge, ce violet dépendaient, dépendent encore d'un sentimental bonheur ou d'un éblouissement optique." (3)

1- Madeleine Raaphorst- Rousseau- Op.Cit.- P.255.

2- Colette- Sido- P.P.11-12.

3- Colette- Op.Cit. P.113.

Même si Colette ne sait pas exactement d'où provient ce foisonnement de couleurs, il n'en reste pas moins qu'elle crée une véritable impression picturale, dans la plupart de ses descriptions.

De même que les impressionnistes éprouvaient un plaisir certain à manipuler et à mélanger les couleurs, pour obtenir le meilleur rendu pictural de la réalité, de même Colette se délecte du plaisir de palper les mots, pour à la fois créer et célébrer la vie. René Plantier voit dans ce contact permanent avec le mot, une grande partie de l'art de Colette: "c'est là la marque d'un grand écrivain que cette palpation constante du pouvoir des mots dans ses rapports avec le monde." (1)

Pour Gabrielle, les mots ont caractère sacré, puisqu'ils disent la vie. Plus tard, elle cherchera, dans ses écrits, à les agencer de la meilleure façon possible, puisqu'ils traduisent la vie. Dans un article de Christiane Milner, où il est question de l'oralité du texte de l'écrivain, un passage s'intéresse plus spécialement aux relations de l'enfant avec les mots, ainsi qu'à leurs conséquences. Dans le cas de l'écrivain, on constate que: "la saveur imaginaire des mots, leur intensité d'exploration orale, est pour l'enfant une expérimentation réelle que Colette n'a jamais perdue." (2)

1- René Plantier- La Rhétorique des sens- Cahiers Colette- N°11
Op.Cit.- P.116.

2- Ch. Milner- L'Oralité de Colette- une image inversée de l'anorexie-Colette Nouvelles approches Critiques- Op.Cit.-P.45-46.

Cette remarque nous renseigne quant aux références permanentes, du texte de Colette aux éléments naturels. En effet, durant son enfance et au contact de sa mère, la fillette s'est imprégnée de tout un vocabulaire de la nature, parfois très technique, qui a alimenté ses ouvrages. Loin de pécher par précision, Colette utilise en abondance ces termes techniques de la nature, uniquement par recherche de la perfection dans la terminologie.

L'œuvre de Colette abonde en figure de style, car l'écrivain, dont l'objectif principal est de donner une image précise et fidèle de la réalité, se livre à un "travail incessant de comparaison, de métaphorisation." (1)

Parce que sous sa plume, les mots sont vivants car ils transcrivent la vie, Colette maîtrise en quelque sorte le monde. Mais la maîtrise d'un monde, réclame celle des mots. Colette, adepte du travail bien fait a parfaitement conscience qu'écrire s'apprend à de l'artisanat. Mireille Gouaux-Coutrix interprète l'écriture de Colette, en faisant ressortir l'immense effort de domination du langage, de la part de l'auteur: "son art tend moins à [le] découvrir, nous l'avons vu, qu'à explorer pour connaître et maîtriser. Elle ne laisse pas la bride aux mots. Elle les dompte. Elle les travaille, en s'abstenant d'écrire lorsqu'elle est diminuée, comme si diminuait en même temps la faculté de mentir, c'est-à-dire de

(1) Francine Dugast-Portes- Op.Cit.- P.36.

dominer des forces en qu'il ne s'agit nullement de libérer sans contrôle." (1).

L'écriture de Colette a donc incontestablement parti liée avec la vie. Sans être un reflet parfaitement exact de la vie, de la nature, le texte de Colette possède un élan, un enthousiasme qui le rapproche de la réalité, grâce à la consistance et à l'agencement particulier des mots. Amoureuse de la vie, Colette la crée, au fil de ses ouvrages, en ciselant les mots: "la page n'est jamais rédigée, nous dit Albert Mockel, mais écrite, je veux dire que les phrases n'y sont point régulièrement alignées, comme les plantes moites d'un herbier, mais qu'elles ont le frémissement balancé de la fleur vivante." (2).

Pour restituer la nature, Colette adopte chaque mot aux sensations ressenties, car chez elle "l'art de vivre, précède l'art d'écrire" d'après Thierry Maulnier. Aussi, l'écriture de Colette reste-t-elle invariablement l'écriture de la sensation, pour la plupart des lectures, séduites par "une langue somptueuse, une langue qui donne à sentir à toucher, à entendre et enfin à voir." (3)

1- Mireille Gouaux-Coutrix- Fictions et autobiographie: "Le mentir vrai" chez Colette- Europe-Op.Cit.P.17.

2- Albert Mockel- Un romancier impressionniste- M. Willy et les trois Claudine- Revue de Belgique-1902- T.102- P.P.110-126.

3- Katy Bansa- Colette; Les saveurs du texte- Album-Masques Colette-Op.Cit.-P. 05.

L'art d'écrire de Colette dépend en effet étroitement de sa préhension du monde. Son écriture transmet la vie, à laquelle elle rend un hommage permanent et "c'est par là que son œuvre acquiert un exceptionnel sens de l'humain et qu'elle témoigne d'un art de vivre." (1)

Ainsi s'achève notre réflexion sur les rapports de l'écriture colettiens avec la vie, et plus précisément la nature. Pour schématiser notre développement, nous pourrions simplement dire, comme d'aucuns l'ont fait: écrire, c'est vivre. Or, la vraie vie pour Colette se déroule au sein de la nature, qui dévoile ses multiples visages avec authenticité. Aussi, dans ses ouvrages, Colette se fait-elle un plaisir de ressusciter la nature, dont elle se fait le chantre. Pour de nombreux lecteurs, elle restera irrémédiablement : "la déesse des saisons qui faisait naître sous nos pas la richesse de l'univers physique." (2)

Il nous faut en effet essayer de comprendre pourquoi l'on a dit de Colette et de ses héroïnes qu'elles possédaient "le sens de la nature. Bien avant d'être écrivain, Colette entretenait avec la nature, des relations privilégiées, qui remontaient à sa plus tendre enfance. Ayant passé toute son enfance et une partie de son adolescence au cœur de la

1- Louis Forestier- Chemins vers la maison de Claudine et Sido- Paris-Sedes-1968- P.40.

2- Thierry Maulnier Introduction à Colette- Op.Cit.- P.38.

campagne. Colette se proclame fille de la terre.

Tout au long de son existence, elle revendique son appartenance à cette terre qui lui a tant apporté: éveil des sens, passion de la vie, connaissance de l'univers, etc. Et pourtant, malgré cette foi enfantine en la nature, Colette se dit incapable de restituer convenablement cette enfance par l'écriture, se sentant démunie lexicalement pour traduire l'intensité de ce qu'elle a vécu: "Je cherche au plus profond de moi le mot qui ferait surgir...quoi? Ressusciter ce que je fus! Le roman d'une enfance...je voudrais l'écrire et je crains en l'essayant d'échouer. L'impérieuse, la sauvage et la secrète tendresse qui me liait à la terre et à tout ce qui jaillit de son sein, ni le jaloux et inquiet amour de la solitude. Mais non! car il n'y a point de mots, ni de crayons, ni de couleurs, pour vous peindre, au-dessus d'un toit d'ardoise violette bordé de mousses rousses, le ciel de mon pays tel qu'il resplendissait sur mon enfance." (1)

En effet, la nature est un formidable instrument de connaissance pour l'enfant, qui éveille à la fois son corps et son esprit, au contact instructif des plantes, des animaux, etc.

L'influence de Sido sur Colette enfant est considérable, comme en témoigne ce commentaire de Catherine Millot, exprimant d'admiration de la petite fille pour sa mère: "Colette était

1- Colette- Paysages et portraits- P.73.

alors en effet, toute occupée de la contemplation de Sido dont elle interrogeait l'énigme en partageant sa passion pour tout ce qui germe dans l'ombre, et croît, pour l'inépuisable jaillissement vital des bêtes et des plantes." (1)

La commune passion de la mère et de la fille pour la nature est donc indéniable. En effet, à force d'enseigner la nature à Colette, Sido finit par la lui faire aimer.

Par la suite, l'amour de Colette pour la nature ne sera jamais démenti, ce qui explique pourquoi en l'absence de nature, la jeune femme souffre-t-elle cruellement. Aussi, éprouve-t-elle le besoin de réintégrer régulièrement une nature apaisante et bienfaisante, pour revivre, renaître un peu, en oubliant momentanément les soucis quotidiens.

Colette qui a un certain sens du sacré, voit dans la nature en mouvement, une fête perpétuelle. La nature, qui célèbre en permanence la vie, se soit d'être observée, respectée et animée. À la fin de sa vie, lorsqu'elle ne peut plus quitter son appartement, Colette jouit encore des plaisirs offerts par la nature, même s'il ne s'agit plus d'une nature réelle, mais d'une reconstruction mentale.

En ce qui concerne les héroïnes colettiennes, leur attitude vis-à-vis de la nature n'est pas vraiment différente de celle de leur créatrice. Enfant, le personnage féminin de

1- Catherine Millot- La vocation de Colette- L'Infini- N°21- Printemps 1988.

Colette, aime à se plonger au cœur de la nature, animé du désir de s'y intégrer totalement et de s'y inscrire durablement.

Les sens ont un rôle primordial dans cette relation, puisqu'en captant les sensations qui foisonnent au sein du milieu naturel, ils procurent la jouissance physique. Le plaisir ressenti est d'autant plus grand, qu'il s'enrichit de tous les plaisirs antérieurs, qui ressurgissent grâce à la mémoire, activée par les sens. Ainsi, la nature présente, parce qu'elle contient celle du passé, procure aux héroïnes un bonheur et un plaisir plus intenses, plus comptés.

L'héroïne colettienne oscille entre l'amour pour l'homme et l'amour pour la nature. Or, devra très fréquemment faire face aux échecs sentimentaux, elle se tourne du côté de la nature, pour oublier son chagrin. Consolatrice, conseillère et guérisseuse, la nature est un excellent remède aux peines de cœur, qu'elle soigne avec efficacité. Plus on avance dans l'œuvre de Colette, plus on se rend compte que la femme se détourne de l'homme au profit de la nature, afin d'accéder lentement à la sagesse.

À ce propos, le thème de *La Retraite Sentimentale*, n'est autre celui de la retraite définitive au sein de la nature, Colette éloignant volontairement Claudine de l'amour, en faisant disparaître Renaud.

Il existe également des liens très étroits entre la

nature et l'écriture féminine. Élevée au sein du milieu naturel, Colette s'est forgée une méthode d'appréhension du monde. Cette méthode qui repose sur le travail méticuleux des sens, la reconnaissance des sensations et le bon fonctionnement de la mémoire, est aussi utilisée en écriture, pour traduire la vie, dans ses moindres détails.

Colette, qui a su garder la curiosité et l'émerveillement propres à l'enfance, décrit la nature avec passion et authenticité. Elle investit son regard d'enfant dans ses textes, en restituant la vie, la nature qui acquièrent la dimension du réel. Ainsi, transmet-elle la poésie de la terre, dans une œuvre où écrire et vivre tendent à se joindre.

En réalité, souvenir et imagination s'entrelacent pour créer l'univers colettiens, où la femme règne au cœur d'une nature éclatante, resplendissant de beauté et de vie. Le monde créé par Colette est bien vivant, car les mots qui le traduisent, sont triés, minutieusement choisis pour représenter au mieux la réalité. Si la poésie transparait dans cette œuvre très humaine, c'est parce qu'on ne perçoit même plus le travail extraordinaire du style et qu'on se laisse transporter par le regard d'enfant de l'auteur, qui raconte la vie: "la poésie de Colette est de saisir un monde "autre" dans ses aubes originelles, par le miracle d'une enfantine vision." (1)

1- Louis Forestier- Op.Cit.- P.63.

OUVRAGES CONSACRÉS À COLETTE

- 15- Beaumont (Germaine) et Parinaud (André)- Colette par elle-même- Paris, Le Seuil, Coll. "Écrivains de Toujours", 1951.
- 16- Biolley-Godino (Marcelle)- L'homme-Objet chez Colette-Paris, Klincksieck- 1972.
- 17- Forestier-(Louis), "Chemins vers la maison de Claudine" et "Sido"
Notes pour étude, Paris, Société d'éditions d'enseignement supérieur- 1968.
- 18- Goudekot (Maurice)- Pres de Colette- Paris, Flammarion- 1968.
- 19- Ketchum (Anne A.) Colette ou la naissance du jour, Etude d'un Malentendu- Paris- Minard- 1968.
- 20- Larnac (Jean) Colette, sa vie, son oeuvre- Paris- Kra- 1927.
- 21- Le Hardouin (Maria)- Colette- Paris- Éditions Universitaires, 1956.
- 22- Maulnier (Thierry)- Introduction à Colette- Paris, La Palme- 1954.
- 23- Perche- (Louis)- Colette- Paris- Seghers- 1976.
- 24- Raaphorst-Rousseau (Madeleine)- Colette-sa vie-son art.
Paris- Nizet- 1964.
- 25- Resch (Yannick)- Corps Féminin- Corps Textuel- Paris- Klincksieck- 1973.
- 26- Sarde (Michele)- Colette libre et entravée- Paris- le Seuil- Coll. *Point biographique*- 1984.

BIBLIOGRAPHIEOEUVRES DE COLETTE UTILISÉES

- 1- Claudine à L'École, Paul Ollendorff, 1900, *Le Livre de Poche*. Albin Michel, 1987.
- 2- Claudine à Paris, Paul Ollendorff, 1901, *Le Livre de Poche*. Albin Michel, 1987.
- 3- Claudine en Ménage, Mercure de France, 1902, Folio, 1986.
- 4- Claudine s'en va, Paul Ollendorff, 1903, *Le Livre de Poche*. Albin Michel, 1986.
- 5- La Retraite Sentimentale, Mercure de France 1907, Folio, Mercure de France, 1987.
- 6- Les Vrilles de la vigne, Ed. de la vie parisienne, 1980, *Le Livre de Poche*. Hachette, 1979.
- 7- L'Ingénue Libertine, Paul Ollendorff, 1909, *Le Livre de Poche*. Albin Michel, 1969.
- 8- La Vagabonde, Paul Ollendorff, 1911, *Le Livre de Poche*. Albin Michel, 1987.
- 9- La Maison de Claudine, J.Ferenezi et fils, 1922, *Le Livre de Poche*. Albin Michel, 1987.
- 10- Le Blé en Herbe, Flammarion, 1932 ("G.F.") 1969.
- 11- La Naissance du Jour, Flammarion, 1928, ("G.F."), 1984.
- 12- Sido, Éditions Krâ 1929, *Le Livre de Poche*, Hachette, 1979.
- 13- Journal à Rebours, Arthème Fayard, 1941 (idem).
- 14- Paysages et Portraits, Flammarion, 1958. (idem).

ARTICLES CONSACRÉS À COLETTE

- 33- Berl (Emmanuel) Une Fée Bienfaitante. Le Monde. 25 janvier, 1973.
- 34- Millot (Catherine)- La Vocation de Colette- L'Infini. No 21. Printemps. 1988.
- 35- Mockel (Albert). Un Romancier impressioniste. M. Willy et les trois Claudine. Revue Belgique, 1902. T.102.

REVUES DONT UN NUMÉRO EST CONSACRÉ À COLETTE

- 27- Cahiers Colette N° 1, Société des Amis de Colette, Flammarion, Paris, 1978.
- 28- Cahiers Colette N° II, "Avres et Revers", Société des Amis de Colette, Flammarion, Paris, 1989.
- 29- Colette, Nouvelles Approches Critiques- Actes du Colloque de Sarrebruck (22-23 juin 1984), réunis et publiés par Bernard Bray- Paris- Nizet- 1986.
- 30- Europe, "Colette"- Paris. No 631-632- Novembre-Décembre- 1981.
- 31- Album-Masques Colette- Supplément au No 23 de la Revue MASQUES- Paris- 1984.
- 32- Magazine Littéraire- Colette, N° 266, juin 1989.